

" OÙ le jour ne paraît jamais !
 " Si je n'ai plus ces biens que leur folie adore,
 " Ah ! pour penser à moi mes amis ont encore
 " Le souvenir de mes bienfaits."

LE VER

" Quand la main qui donnait est pour toujours fermée,
 " Qui donc garde son souvenir ?
 " Et qui songe au parfum de la rose embaumée,
 " Quand on ne peut plus la cueillir ?

 " Car l'homme veut toujours que sa reconnaissance
 " Lui rapporte quelques profits ;
 " Il ne se souvient plus, quand tombe la puissance
 " Dont il pouvait tirer des fruits.

 " O mort ! tu n'as plus rien, maintenant que ta bière
 " Est mon empire sépulcral ;
 " Ton linceuil m'appartient ; ô mort ! dans ce suaire
 " Je taille mon manteau royal.

 " Ton cadavre, pour moi c'est la source de vie
 " Où je m'abreuve chaque jour ;
 " C'est le riche banquet où la faim me convie,
 " Où je m'assieds avec amour.

 " Tout est à moi, ton corps, ton cercueil, ton suaire,
 " Tes douleurs seules sont à toi.
 " Moi seul puis dire ici d'une voix haute et fière :
 " Je suis le Ver, je suis le Roi !

Mais qu'est-ce donc, dit tout-à-coup le mort, qui tombe sur ma tête ?

" On dirait une larme, une larme brûlante,
 " Qui tombe sur mon front. Une voix gémissante
 " Descend de là-haut comme un chant.
 " Ah ! ma mère, c'est toi, dont la tendresse sainte
 " Vient répandre à la fois tes larmes et ta plainte
 " Sur le tombeau de ton enfant !

" O larme de ma mère,
 " Petite goutte d'eau,
 " Qui tombes sur ma bière
 " Comme sur mon berceau ;